Hervé Cariou

Druidéa

Des origines insolites de la culture celte

Druidéa

Des origines insolites de la culture celte

Illustration de l'auteur

Hervé Cariou

Druidéa : Des origines insolites de la culture celte

Licence : Attribution 4.0 International (CC BY 4.0)

Autoéditeur : carioulibrairie.wordpress.com

Publication : 2024 | première édition

Du même auteur :

1. Scythia : L'étonnante Histoire de l'antique Irlande
2. Brittia : L'Histoire méconnue des Bretons
3. Keltia : L'étrange Histoire des Celtes
4. Nâga : L'Histoire de la population nâga
5. Maya : L'Histoire de la population maya
6. Luzia : L'Histoire ancienne du Nouveau Continent
7. Gaia : La Préhistoire revisitée
8. Koya : Les indices de la "génohistoire"
9. Sela : Des témoignages historiques surréels
10. Troia : L'Histoire de la Nouvelle-Troie
11. India : Les origines de l'Inde
12. Namaka : Les origines des peuples *antiques*
13. Europa : Les origines des Européens
14. Brittia II : Du Kalimantan à la Bretagne
15. NRYN : L'origine inconnue de notre humanité
16. Scythia: The Amazing Origins of Ancient Ireland
17. Ibéria : L'énigme proto-ibère
18. Furia : Les deux guerres mondiales décodées
19. Tè Ra : Quand l'Histoire dépasse la fiction
20. Origins of the Celts (sous le pseudonyme Cryfris Llydaweg)
21. Futuria : Le futur proche décodé
22. Edda : Le "space opera" norrois
23. Atlantia : L'énigme proto-atlante
24. Nysa : La première conquête
25. Druidéa : Des origines insolites de la culture celte

Autres essais :

- Napoléon B. L'interview
- de Mirepoix. L'interview
- Europe antique. Un glossaire
- Ancient Europe. A glossary
- Leabar Gabala. La suite
- J. Churchward. Un glossaire
- Anna Vreizh. L'interview

Introduction

À propos de la culture celte, on résume un préjugé : des Européens protohistoriques développent peu à peu une culture originale dite celte. On parle d'une religion (le druidisme), d'un art basé sur des motifs géométriques et abstraits, d'un système à trois ordres (religieux, militaires, civils), d'un type d'urbanisation (les oppidums, par exemple), d'un style vestimentaire, etc.

Nous démontrerons dans cet essai que des Européens protohistoriques ne peuvent revendiquer le druidisme. Cela questionnera donc l'origine des concepts, des « sciences » et des arts drainés par cette religion.

Le druidisme

Toile de François Debon (1807–1872) | César négocie avec des druides | Photo : Grégory Lejeune | Domaine public

On commence par citer un article Wikipédia :

> *César évoque une origine insulaire du druidisme (« On croit que leur doctrine est née en Bretagne, et a été apportée de cette île dans la Gaule ; de nos jours encore ceux qui veulent en faire une étude approfondie vont le plus souvent s'instruire là-bas »), mais cette thèse n'est absolument pas confirmée. Il existe plusieurs thèses sur l'émergence de l'institution druidique.*
>
> - *une origine fondamentale et spécifique de la civilisation celtique*
> - *une origine préceltique issue du néolithique*
> - *une création tardive des derniers siècles du Ier millénaire av. J.-C., avec l'apparition d'intellectuels, notamment des savants versés en astronomie, se distinguant de la classe guerrière sur le pourtour de la Méditerranée*

En fait, les thèses se complètent. Cet essai argumente sur une origine néolithique et spécifique et sur l'apport en « Bretagne » (Grande-Bretagne) par la Méditerranée et la côte atlantique.

Cela dit, avant de comprendre son origine spécifique, nous devons comprendre cette religion. Comme les druides privilégiaient la mémoire pour la transmission du savoir, on ne dispose d'aucune source écrite interne au druidisme. Par contre, deux sources indirectes demeurent : celle d'auteurs antiques et celles de traditions irlandaises et galloises retranscrites par des clercs médiévaux.

Source antique

On commence par la *Bibliothèque historique* de Diodore de Sicile et l'on utilise la traduction en quatre tomes (1846) de Jean-Chrétien-Ferdinand Hœfer. À propos des druides, Diodore les décrit comme des *philosophes* et des *théologiens*. Ils pratiquent l'art divinatoire mais aussi le sacrifice… humain. Ils honorent des dieux et *connaissent la nature divine*. Leur autorité, en temps de paix ou de guerre, restait célèbre. Certains druides dits bardes pratiquaient le chant.

> *Amis et ennemis obéissent aux chants des bardes. Souvent, lorsque deux armées se trouvent en présence, et que les épées sont déjà tirées et les lances en arrêt, les bardes se jettent au-devant des combattants, et les apaisent comme on dompte par enchantement les bêtes féroces.*

On enchaine avec la *Géographie* de Strabon et la traduction par le site de Philippe Remacle. On s'intéresse au Livre IV et au chapitre IV.

> *Chez tous les peuples gaulois sans exception se retrouvent trois classes d'hommes qui sont l'objet d'honneurs extraordinaires, à savoir les Bardes, les Vatès et les Druides, les Bardes, autrement dits les chantres sacrés, les Vatés, autrement dits les devins qui président aux sacrifices et interrogent la nature, enfin les Druides, qui, indépendamment de la physiologie ou philosophie naturelle, professent l'éthique ou philosophie morale. Ces derniers sont réputés les plus justes des hommes, et, à ce titre, c'est à eux que l'on confie l'arbitrage des contestations soit privées soit publiques : anciennement, les causes des guerres*

> *elles-mêmes étaient soumises à leur examen et on les a vus quelquefois arrêter les parties belligérantes comme elles étaient sur le point d'en venir aux mains.*

Strabon apporte des précisions : les druides pratiquent la physiologie et la philosophie *naturelle* et enseignent la philosophie *morale*.

> *Mais ce qui leur appartient spécialement c'est le jugement des crimes de meurtre, et il est à noter que, quand abondent les condamnations pour ce genre de crime, ils y voient un signe d'abondance et de fertilité pour le pays. Les Druides (qui ne sont pas les seuls du reste parmi les barbares) proclament l'immortalité des âmes et celle du monde, ce qui n'empêche pas qu'ils ne croient aussi que le feu et l'eau prévaudront un jour sur tout le reste.*

Cela dit, leur fonction première reste la… magistrature. Enfin, Strabon souligne leur croyance (répandue chez les *barbares*) dans l'immortalité de l'âme.

Nous continuons avec l'ouvrage *De Chorographia* de Pomponius Mela. Nous utiliserons la traduction (1843) de Louis Baudet pour nous intéresser au Livre III.

> *Cependant les Gaulois ont une certaine érudition et des maîtres de sagesse, les Druides. Ces maîtres font profession de connaître la grandeur et la forme de la terre et du monde, les révolutions du ciel et des astres, et la volonté des dieux. Ils communiquent une foule de connaissances aux plus distingués de la nation qu'ils instruisent secrètement et pendant vingt années au fond des cavernes ou des bois les plus retirés.*

Pomponius confirme leur intérêt pour l'astronomie et leur polythéisme. En outre, il précise que leur enseignement ne s'adresse qu'aux *plus distingués de la nation* et dure une éternité (*vingt années*).

> *Le seul dogme qu'ils enseignent publiquement, c'est l'immortalité de l'âme et l'existence d'une autre vie : sans doute, afin de rendre*

> *le peuple plus propre à la guerre. De là vient que les Gaulois brûlent et enterrent avec les morts tout ce qui sont à l'usage des vivants, et qu'autrefois ils ajournaient jusque dans l'autre monde l'exécution des contrats ou le remboursement des prêts. Il y en avait même qui se précipitaient gaîment sur les bûchers de leurs parents, comme pour continuer de vivre avec eux ;*

L'anecdote sur les bûchers se révèle terrifiante. Dans un même registre, l'auteur ne manque pas de clairvoyance : si le dogme public se résume à l'immortalité de l'âme, cela encourage l'ardeur au combat.

On enchaine avec l'ouvrage *Histoire naturelle* de Pline l'Ancien. Nous utiliserons la traduction (1850) d'Émile Littré pour nous concentrer sur le Livre XXX. Pline aborde la pratique de la magie en général et l'immolation en particulier, un rituel de suicide des guerriers.

> *Les Gaules ont été aussi possédées par la magie, et même jusqu'à notre temps ; car c'est l'empereur Tibère qui a supprimé leurs druides, et cette tourbe de prophètes et de médecins. Mais à quoi bon rapporter ces prohibitions au sujet d'un art qui a franchi l'Océan, et qui a pénétré jusqu'où cesse la nature ? La Bretagne cultive aujourd'hui même l'art magique avec foi et de telles cérémonies, qu'elle semblerait l'avoir transmis aux Perses. Ainsi tous les peuples, quoiqu'en discorde et inconnus les uns aux autres, se sont accordés sur ce point. On ne saurait donc suffisamment estimer l'obligation due aux Romains pour avoir supprimé ces monstruosités dans lesquelles tuer un homme était faire acte de religion, et manger de la chair humaine une pratique salutaire.*

De nos jours, nous savons que le rituel de suicide des guerriers se pratiquait encore au Japon au siècle dernier. Pline insiste sur une sorte d'universalité de cet *art qui a franchi l'Océan*. Selon lui, il se pratiquait aussi chez les Perses et se demande si ces derniers l'héritèrent des… Britanniques (protohistoriques). Enfin, il confirme ce que l'on soupçonnait déjà : les druides pratiquaient la médecine.

Nous continuons avec les *Vies, doctrines et sentences des philosophes illustres* de Diogène Laërce. Nous utiliserons la traduction (1847) de Charles Zévort pour nous concentrer sur la préface du Livre premier.

> *Quelques auteurs prétendent que la philosophie a pris naissance chez les barbares : ainsi Aristote, dans le traité de la Magie, et Sotion, au vingt-troisième livre de la Succession des Philosophes, disent qu'elle fut cultivée chez les Perses par les mages, chez les Babyloniens ou les Assyriens par les chaldéens, dans l'Inde par les gymnosophistes, chez les Celtes et les Gaulois par ceux qu'on appelait druides et semnothées.*

On peut rappeler que Laërce naquit en Cilicie (une ancienne province romaine située dans l'actuelle Turquie). Il rappelle que Sotion (un doxographe et grammairien d'Alexandrie) et Aristote défendaient la thèse d'une origine orientale de la philosophie. Cela dit, notre attention se porte sur un autre nom des druides : les *semnothées*. Ce terme dérive du grec *semnos* que l'on peut traduire par l'adjectif honnête (ou honorable). Or, on ne connaît les druides qu'à travers les conquêtes romaines en Gaule et en (Grande-) Bretagne. Laërce suggère donc que la Grèce antique connaissait l'existence du druidisme.

> *Ceux qui vont chercher l'origine de la philosophie chez les barbares, indiquent aussi les particularités de leurs doctrines. Ainsi ils disent que les gymnosophistes et les druides s'énonçaient en termes énigmatiques et sentencieux, qu'ils recommandaient d'honorer les dieux, de s'abstenir du mal et de s'exercer au courage. On trouve aussi dans le douzième livre de Clitarque que les gymnosophistes professaient le mépris de la mort. Les chaldéens étaient livrés à l'étude de l'astronomie et à la divination. Les mages vaquaient au culte des dieux, aux sacrifices et aux prières, prétendant que la divinité ne voulait être invoquée que par eux. Ils traitaient de la substance et de la génération des dieux, au nombre desquels ils mettaient le feu, la terre et l'eau. Ils proscrivaient les représentations sensibles et par-dessus tout la croyance à des dieux mâles et femelles.*

Enfin, Laërce nous éclaire sur le « polythéisme » des philosophes *barbares*. Pour eux, aucun dieu mâle ou femelle n'existait. Par contre,

les éléments de la matière (*le feu, la terre et l'eau*) accédaient au statut de *dieux*. Nous parlons donc de philosophies athées qui s'adaptaient à leur époque croyante et qui ne communiquaient jamais en public sur la nature des « dieux ».

Pour conclure, il note des similitudes entre le druidisme et le « gymnosophisme » (pratiqué au moins en Égypte, en Éthiopie et en Inde).

Si à ce stade de notre essai, certains pensent encore que des Européens protohistoriques conçurent cette « universalité » philosophique répandue en Afrique et en Asie, la lecture de la suite s'impose.

Source médiévale

On commence avec la transcription d'un récit mythologique irlandais, le *Cath Maighe Tuireadh*. On cite un article Wikipédia sur le sujet :

> *Les Tuatha Dé Danann vivent dans quatre îles au nord du monde : Falias d'où vient le talisman de la pierre de Fal et qui est dirigée par le druide Morfessa, Gorias, d'où vient la lance de Lug et qui est dirigée par le druide Esras, Murias d'où vient le chaudron du Dagda et qui est dirigée par le druide Semias, et enfin l'île de Findias où se trouve l'épée de Nuada et dirigée par le druide Uiscias. C'est en ces lieux qu'ils s'exerçaient à l'Art, qu'ils apprenaient la Poésie, la sagesse et la magie druidique.*

On peut traduire les *Tuatha Dé Danann* par les peuples de la déesse Danann. Or, dans l'antique Irlande (et dans un contexte druidique), des humains accédaient au statut de « dieu » (à ce sujet, voir notre essai *Scythia*).

On rappelle le nom des quatre îles *au nord du monde* : Falias, Gorias, Murias et Findias. Cependant, ses noms semblent issus du vieux galicien. Le premier dérive du verbe *falir* (faillir), le second de *gorir* (soutenir) et le quatrième de *findir* (conclure). Le nom d'un des druides, Semias, rappelle Samos, le nom qu'Homère donnait à l'île actuelle de Samothrace, l'île « sacrée » des Grecs antiques. De toute façon, on peut éviter de prendre le *nord du monde* au pied de la lettre. Cela évitera à certains de se perdre en Finlande à la recherche de Findias.

> *Ils débarquent en Irlande venus sur de nombreux bateaux qu'ils brûlent, certains de ne pas repartir. Une bataille les oppose aux Fir Bolg au cours de laquelle 100 000 d'entre eux perdent la vie, avec leur roi Eochaid Mac Erc.*

Cent mille ? On peut parier qu'un copiste médiéval ajouta un ou deux zéros. Par contre, on ne peut dater ce débarquement. Donc, on ignore quand des druides (Morfessa, Esras, etc.) posèrent le pied en Irlande.

On continue avec le *Táin Bó Cúailnge*, le récit principal du *Cycle d'Ulster*. Pour faire court, une coalition irlandaise menée par les souverains du Connaught envahit l'Ulster pour la possession du… taureau fabuleux, le Brun de Cúailnge. Ce dernier peut s'accoupler avec cinquante vaches chaque… jour. En fait, on parle d'une querelle entre riches. On cite un article Wikipédia sur le sujet :

> *Tout au long du récit, les druides sont omniprésents, on sollicite souvent leur avis sur la conduite à tenir et ils annoncent les évènements avant qu'ils ne se produisent. L'étendue de leur science est imagée par l'épisode de Fingen soignant Cethern Mac Fintan : rien qu'en examinant ses blessures, il est capable d'en désigner l'auteur.*

Ce récit confirme des éléments déjà connus des auteurs antiques.

On enchaine avec le *Lebor Gabála Érenn*, un des récits irlandais majeurs de l'époque médiévale. On utilise la traduction (1884) d'Henri Lizeray, intitulée *Leabar gabala, Livre des invasions de l'Irlande*. Dans le cas de l'histoire irlandaise, *invasions* et colonisations demeurent synonymes.

Le premier conquérant de l'Irlande s'appelait Partolan (Partholon). Le récit précise les *personnes principales* qui l'accompagnent.

> *Les noms des personnes principales du peuple de Partolan furent, en outre : Accasbel, son* ***législateur****, c'est-à-dire celui qui faisait tous les arbitrages en Irlande ; Bréa, fils de Senbot, celui qui fit les maisons, les chaudrons et les combats singuliers ;*

> *Malaliac qui fabriqua les premières tasses et les premières bières et aussi un nombre de choses en Irlande : il y enseigna les* ***prophéties****, les* ***sciences*** *et l'adoration. Tat, Fios et Focmarc, les trois* ***druides*** *de Partolan ; Miolcu, Méaran, Muinécan, ses trois champions ; Bacobladra, son ollam, qui fut aussi le* ***docteur*** *de l'Irlande ;*

Cela devient intéressant. À l'époque de Partolan, les druides ne pratiquaient ni la magistrature, ni l'art divinatoire (les *prophéties*), ni l'étude des sciences, ni la médecine. Selon le récit, Partolan venait de Sicile, alors colonisée par la Grèce. Il commit un parricide puis il quitta l'île. À propos de la colonisation grecque, on cite un article Wikipédia sur la ville de Messine.

> *Occupé par des établissements sicules, le site est choisi vers 750 av. J.-C. par les pirates chalcidiens venant de Kymé (Cumes) entre 750 et 730 av. J.-C. menés par Périérès (…)*

Ces Chalcidiens (des Grecs de Macédoine) venaient d'une colonie grecque basée à Cumes, à l'ouest de l'actuelle Naples. Or, les Carthaginois confisquent l'île aux Grecs vers 550 avant notre ère. Ils finiront par céder cette île aux Romains trois siècles plus tard. Nous obtenons donc une période possible pour l'épopée de Partolan et pour la présence de druides en Europe.

Nous pourrions objecter que leur présence européenne reste plus ancienne puisque Partolan vivait en Sicile. Or, le récit précise que ce premier conquérant de l'Irlande descendait d'une lignée originaire des rives de la mer Caspienne (…), au sud des steppes de l'Asie centrale. Enfin, le récit précise qu'elle gouvernait au moins une partie de la Scythie. Cependant, il ne précise pas l'origine de cette lignée (Scythe ? Perse ? Grecque ?).

Enfin, dans ce récit irlandais (aussi volumineux que l'*Iliade* et l'*Odyssée*) qui compte six *invasions* consécutives (sur plusieurs siècles), les sociétés druidiques décrites ne pratiquent pas le sacrifice humain. Pourtant, les clercs (chrétiens) médiévaux qui transcrivirent cette tradition orale ne ménageaient pas les druides (au point d'altérer le texte et de les qualifier de « sorciers »).

Notre thèse devient donc la suivante : le druidisme d'origine (importé) régressa au contact de certaines populations. De plus, de « nouveaux » druides s'arrogèrent des fonctions clés dans leurs sociétés respectives.

Les gymnosophistes

Illustrateur inconnu, dans les années 1330 | Alexandre rencontre les gymnosophistes | Collection : Arthur M. Sackler | Domaine public (US inclus)

On enchaine avec la *Géographie* de Strabon et la traduction par le site de Philippe Remacle. On s'intéresse au Livre XV.

> *C'est même là l'unique genre de médecine auquel les Indiens aient recours : car, sobres comme ils sont, et s'abstenant toujours de vin, ils sont sujets à très peu de maladies, et, quand par hasard ils se sentent malades, ce sont les [gymno] sophistes qu'ils appellent auprès d'eux pour les guérir.*

Les gymnosophistes pratiquent donc la médecine.

> *Onésicrite ajoute que les gymnosophistes se livrent aussi à de grandes recherches sur les phénomènes naturels, sur les signes ou pronostics, sur la pluie, la sécheresse, les maladies ;*

Ils observent aussi la nature pour mieux la comprendre et l'anticiper.

> *Nous savons encore par lui que la maladie corporelle est aux yeux des gymnosophistes la flétrissure la plus honteuse, et qu'aussitôt qu'ils se sentent atteints de quelque mal ils prennent la résolution de mourir par le feu, élèvent leur bûcher de leurs propres mains (…)*

> *Voici maintenant ce que dit Néarque au sujet des gymnosophistes : « Tandis que les brahmanes sont mêlés à la politique et accompagnent les rois en qualité de conseillers, les autres philosophes s'occupent uniquement d'observer la nature. (…) »*

Il confirme que ces ascètes pratiquent une philosophie « naturelle » mais n'évoque aucune implication dans la philosophie morale.

> *Alexandre se serait attaché Calanus comme un simple flatteur à gage, et il l'aurait emmené avec lui quand il avait quitté l'Inde, le faisant contrevenir ainsi à la première règle des gymnosophistes, qui est de rester toujours dans le pays à la disposition de leurs rois, puisque ceux-ci les ont investis d'une sorte de ministère sacré analogue à celui qu'exercent les mages en Perse ;*

Alexandre le Grand payait donc un gymnosophiste pour écouter des flatteries. On apprend surtout que ces ascètes restent en charge d'un ministère *sacré* analogue à celui des mages de Perse. Lequel ?

Les mages

Cérémonie à Persépolis | Photo : Mostafameraji | CC BY-SA 4.0 DEED

On continue de citer Strabon.

> *Parmi les différentes tribus qui habitent la Perse, on distingue les Patischores, les Achaeménides, les Mages zélés observateurs de la morale et de la vertu, les Cyrtii et les Mardes, dont une partie est adonnée au brigandage, tandis que le reste s'occupe uniquement d'agriculture.*

Les mages persans n'observent pas la nature mais la morale.

> *Les mœurs de la Perse, qui sont aussi celles de la Susiane, de la Médie et des pays circonvoisins, ont été souvent dépeintes ; nous ne saurions pourtant nous dispenser d'en retracer à notre tour les caractères principaux. Nous dirons donc que les Perses n'élèvent à leurs dieux ni statues ni autels ; - qu'ils sacrifient sur les lieux hauts, à ciel ouvert, le ciel étant pour eux ce qu'est pour nous Jupiter ; - qu'ils honorent en outre le Soleil sous le nom de Mithras, et, avec le Soleil, la Lune, Vénus, le Feu, la Terre, les Vents et l'Eau ;*

Nous parvenons aux sources du druidisme européen qui dissimulait au public la nature des « dieux » (*le Feu, la Terre, les Vents et l'Eau*, etc.) et qui pratiquait le sacrifice.

> *(…) qu'avant de célébrer leurs sacrifices ils choisissent une place nette de toute impureté, la sanctifient par leurs prières et y amènent ensuite la victime couronnée de fleurs ; - que le mage qui préside à la cérémonie dépèce lui-même la victime, dont les assistants se partagent les morceaux, sans rien réserver pour la divinité, après quoi ils se séparent. Ils prétendent que les dieux ne réclament de la victime que son âme et rien autre chose.*

Un élément nous échappe. Pourquoi sacrifier quelqu'un pour honorer le *Feu* ou la *Terre* (par exemple) ou pour rapporter une âme au *Soleil* ou à la *Lune* ? Selon l'article (publié sur Isidore) d'un moine dominicain, Jean-Dominique O.P., les Égyptiens pensaient que, l'âme, après la mort, se joignait aux étoiles (dans une version antique). Enfin, dans une version plus récente, elle se fondait dans l'âme universelle qui habite le soleil.

Il reste un mystère : l'âme universelle qui squatte notre luminaire, en quoi cela l'intéresse-t-elle de récupérer une âme plus tôt que prévu ?

On cite un article Wikipédia.

> *Un sacrifice humain est un rite religieux qui a été pratiqué dans la plupart des civilisations, notamment au **Néolithique** et durant l'Antiquité, le plus souvent pour s'attirer les faveurs des dieux, par exemple pour conjurer la sécheresse, ou pour que les personnages importants tels que les souverains soient accompagnés dans l'au-delà par les sacrifiés.*

Ce rite macabre remonte donc au néolithique. Plus loin, l'article évoque une thèse intéressante.

> *Le courant de pensée fonctionnaliste s'est attaché à la question de la fonction sociale du sacrifice humain au sein du groupe humain. En effet, il aurait pour but de canaliser la violence vers un individu (sacrifié) et vers le domaine du sacré, institutionnalisant ainsi la violence qui est encadrée et pratiquée selon des rites et règles bien précises. Ainsi, le sacrifice humain assurerait la cohésion et la pérennité du groupe protégé de toute « violence intérieure » qui est évacuée par des rites magico-religieux.*

En résumé, les mages perses ne croyaient pas une seule seconde qu'un sacrifié pouvait contenter une âme « universelle ». Par contre, ils savaient que cette violence canalisée apaisait les populations. Certes, ils ne comprenaient pas pourquoi mais comme ils passaient leur temps à observer, ils le constataient.

L'étymologie

Bienvenue dans le Gleann des Comhann | Photo : Renata | Domaine public

Depuis des décennies, des auteurs s'entêtent à décrypter l'étymologie du mot *druide*. Nous devons ce terme à des Romains. Comme ces derniers ne comprenaient pas correctement un traitre mot des langues parlées en Gaule et en Bretagne (Grande-Bretagne), ils ne différenciaient pas un mot d'une expression. Nous proposons donc *Drui Dé*, plus cohérent avec le vieil irlandais et le gaélique écossais.

Le *i* marquerait le pluriel. Le *dru* (en gaélique écossais) désigne le chêne (l'arbre). Les *Drui Dé* deviennent les chênes des dieux (des forces de la nature). Le bois de chêne se caractérise par sa dureté et sa résistance. De ce fait, les *chênes* ne s'interprètent plus au sens littéral du terme mais désignent ceux qui résistent aux forces de la nature (en les anticipant).

En clair, les druides (les vrais) pratiquaient la philosophie dite naturelle, soit l'étude des forces de Dame nature. Lors d'une évolution des sociétés gauloises et bretonnes (britanniques), ils s'approprièrent des fonctions au-delà de leurs prérogatives. On connaît la suite logique : des légions (romaines, en l'occurrence) les reléguèrent au rang d'arrivistes en perte de crédibilité.

À force de briguer de multiples mandats, les *chênes* se mutèrent en hêtres, sensibles aux dommages causés par le vent. De nos jours, certains auteurs dénoncent le harcèlement d'évangélistes chrétiens dans les premiers siècles de notre ère. Or, l'opportunisme ne survit pas à une légion.

De nos jours, on ne parle plus de philosophie naturelle mais de sciences de la nature. Donc, inutile de se précipiter dans un *Gorsedd* (une association de néo-druides) : une maîtrise en écologie suffira largement (réalisable en quatre ans au lieu de vingt :). Cela dit, le *dru dé* reste d'actualité car il symbolise la résilience (l'adaptation) à notre environnement. Tôt ou tard, nous finirons par comprendre que nous demeurons les locataires de Dame nature.

Cela dit, cet exercice étymologique visait un autre propos. Comment une société insulaire et excentrée (l'Irlande) peut-elle transmettre une philosophie à la Grande-Bretagne et à plus forte raison à toute la Gaule ? Dans un premier temps, on veut bien considérer que les flux marchands entre l'Irlande et la grande île voisine ne relevaient pas de la marginalité. Par contre, cela ne suffit pas à expliquer l'ampleur d'une telle « évangélisation ».

La Bretagne

Illustrateur inconnu, reproduction en 1490 d'un original du 2e siècle | Les îles britanniques | Auteur de l'original : Claude Ptolémée | Domaine public (US inclus)

Avant l'existence de deux Bretagne (grande et petite), la grande île britannique se déclinait sous le nom de Bretagne. On résume un préjugé : ses populations descendaient de pêcheurs-cueilleurs autochtones, d'éventuels immigrés qui contribuèrent à l'édification de mégalithes imposants, etc.

Or, le *Lebor Gabála Érenn* précise que sa population protohistorique ne brillait pas par son évolution (malgré une maîtrise de la navigation maritime). Par exemple, elle ne pratiquait ni l'élevage ni l'agriculture. Elle frôla même l'extinction par sa volonté de chasser les nouveaux arrivants sur l'île d'Irlande. Enfin, aucun élément du récit ne permet de la rattacher à la famille (linguistique) indo-européenne.

Grâce au géographe Claude Ptolémée, nous connaissons les noms des populations britanniques. Nous les placerons sur une carte.

L'utilisation de deux couleurs découle d'un second exercice étymologique. Les noms en jaune peuvent revendiquer une origine gaélique. Le détail de cette analyse se trouve dans notre essai *Brittia* mais nous le reproduisons ici (sous une nouvelle version). Nous procédons dans le sens nord-sud et est-ouest.

- LIMNU : lien possible avec les noms gaéliques Elim, Fedlim et Nua
- SKITIS : référence possible à Scota, une ancienne souveraine des Gaëls d'Irlande
- CARINI : lien possible avec le *carn* (amas de pierres) des Gaëls
- LUGI : référence possible au dieu Lug de la mythologie irlandaise
- CERONES : synonyme de *Carnonacae* et référence supplémentaire au *carn* des Gaëls
- VACOMAGI : Bannatia, leur site principal, peut référer à la région Banna de l'antique Irlande
- TAEXALI : emprunté au grec ancien Ταίζαλοι (Taízaloi). Note : le *Lebor Gabála Érenn* précise que les conquérants de l'Irlande entretenaient de bonnes relations avec la Grèce
- VENICONES : *Ben* (*Ven*) *Edar*, nom gaélique, et *cones*, référence possible à un des cinq royaumes d'Irlande, le Connah
- DAMNONII : référence claire à la population irlandaise des Fir-Domnans
- EPIDII : future population du royaume de Dál Riata qui peut référer à la plaine Riatta d'Irlande

- NOVANTAE : il indique le nombre 90 dans plusieurs langues indo-européennes mais nous le conservons au bénéfice du doute
- SELGOVAE : Carbantorigum, leur site principal, rappelle *carba* et *tor*, présents dans des noms gaéliques (Ucarba, Etor, etc.)
- BRIGANTES : référence claire à Brigantia, la capitale des Gaëls d'Espagne qui conquirent l'Irlande (selon le *Lebor Gabála Érenn*)
- CORITANI : on parle de deux racines, *cor* et *tan*, très présentes dans l'indo-européen en général et dans le gaélique en particulier
- CORNOVII : référence supplémentaire au *carn* des Gaëls
- CATUVELLANI : population dite « belge », descendante possible des Fir-bolgs d'Irlande (*bolg* reste un candidat pour l'étymologie de *belge*)
- ATRÉBATES : population apparentée aux Belges (selon les Romains)
- DUMNONII : référence claire à la population gaélique des Fir-Domnans
- REGNINSES (Regni ou Regini) : population affiliée aux Atrébates
- BELGAE : nom latin des Belges
- VECTIS : population de l'île de Wight et belge (selon les Romains)

Certes, notre analyse ne manque pas de générosité avec le gaélique mais elle questionne sérieusement l'origine de la moitié des populations britanniques préromaines. De ce fait, une telle présence démographique faciliterait la propagation d'une philosophie (et d'une culture associée) sur une île aussi vaste.

Une question demeure. Comment une société insulaire (la Grande-Bretagne) peut-elle transmettre une philosophie à toute la Gaule ? On veut bien à nouveau considérer que les flux marchands entre l'île et le continent ne relevaient pas de la marginalité. Cependant, cela ne suffit toujours pas à expliquer une telle ampleur.

La Gaule

1er siècle, pays carnute | Statère d'or | Photo : cgb | CC BY-SA 3.0 DEED

L'évangélisation chrétienne nous apprend qu'un seul site religieux (monastique) pouvait rayonner sur une vaste contrée (et même faire boule de neige). La chrétienté peut-elle revendiquer la paternité d'une telle approche ? Nous citons un article Wikipédia à propos de l'île de Samothrace :

> *L'île est peuplée dès la Préhistoire. Dans l'Antiquité, elle abrite le sanctuaire des Grands Dieux, un culte à mystères, probablement d'origine préhellénique ou phénicienne, qui fait de l'île, aux yeux des Grecs, un lieu sacré. Sa* ***position*** *avancée vers la Thrace et l'Hellespont en fait aussi le creuset d'un syncrétisme religieux.*

En résumé, si à la même époque, vous souhaitez implanter un établissement druidique pour « évangéliser » la Gaule, vous devez le « positionner » idéalement. On cite un article Wikipédia à propos des prérogatives du druide en Gaule.

> *Compte tenu de la primauté de son statut, du prestige attaché à sa fonction, et aussi de sa qualité de juriste, il a aussi la charge des relations diplomatiques pour prévenir la guerre ou régler les compensations après l'agression. Tenant leur assemblée*

> *générale annuelle dans la mythique forêt des Carnutes, près de l'actuelle ville de Chartres, selon César, les druides sont des acteurs de l'unité gauloise et considérés comme l'âme de la résistance à la présence romaine.*

Le cœur de la ville de Chartres se situe sur un promontoire rocheux du plateau de la Beauce qui contourne l'Eure. Cette dernière reste un affluent direct de la Seine en rive gauche. De la Manche, on peut donc y accéder par voie maritime. Du point de vue de César, la population locale reste peu organisée. Si son époque ne notait pas d'organisation particulière, on peut penser que l'époque précédente n'en affichait guère plus. Par conséquent, cette région forestière accessible par la mer et peu organisée devenait un creuset intéressant pour implanter un établissement druidique.

Certes, cela reste des conjectures mais nous questionnons la capacité d'une communauté antique de religieux à rayonner bien au-delà de leur implantation. Pourquoi dénier d'emblée une telle aptitude ?

Une autre piste nous amène à considérer le Rhône comme un autre vecteur possible de l'introduction du druidisme en Gaule. Le *Lebor Gabála Érenn* précise que les populations des conquérants de l'Irlande naviguaient en Méditerranée. De plus, elles remontaient des fleuves pour y implanter des petites colonies.

Considérons le 7e siècle avant notre ère et mettons-nous à la place de ces navigateurs. Nous remontons le Rhône et nous nous installons sur une des rives. Plus tard, des marchands de la colonie grecque de Massilia (actuelle Marseille) nous rendent visite. Ils ne comprennent pas notre langue, mais nous voulons marquer notre territoire : « la maison des Gaëls ». À cette époque, comment l'exprimons-nous dans notre langue (le gaélique) ?

Mot français	Langage	Mot	Prononciation
Gaël	Vieux gaélique (Vieil irlandais)	Goídel	Comme *gwidel*
	Gaélique écossais	Gàidheil	Comme *kail* avec un long *ai*
	Gaélique irlandais	Gaeil	Comme *goail*
Maison	Vieux gaélique (Vieil irlandais)	teg	
	Gaélique écossais	taigh	Comme *taye*
	Gaélique irlandais	teach	Comme *tiare*

Trois possibilités s'offrent à nous : Goídel teg, Gàidheil taigh (prononcé *kail taye*) ou Gaeil teach. En présence d'une nouvelle langue, certains sons restent difficiles à associer à des sons familiers.

Selon Hérode, les colons grecs de Massilia baptisaient les locaux d'un nom étrange : les *Keltoi*. Or, en grec ancien, Keltoi se prononce *kail tial*. On note une troublante proximité avec la prononciation de Gàidheil taigh. Comme l'étymologie du mot *celte* découle du grec Keltoi, la culture celte pourrait reposer sur un… malentendu.

Conclusion

On rappelle une note de César.

> *« On croit que leur doctrine est née en Bretagne, et a été apportée de cette île dans la Gaule ; de nos jours encore ceux qui veulent en faire une étude approfondie vont le plus souvent s'instruire là-bas. »*

Ce conquérant ne brillait pas par sa culture (proche du néant). On le soupçonne même d'accumuler les inepties dans ses écrits sur la Gaule celtique. Cependant, dans ce cas, il pourrait viser juste.

Notre essai va plus loin. Il argumente sur l'origine asiatique du druidisme. Il reste cependant un point à élucider : comment une philosophie asiatique peut-elle submerger l'Europe de l'Ouest à une époque aussi reculée ?

Nous sous-estimons l'importance du trafic maritime et fluvial durant la protohistoire. À ce sujet, le *Lebor Gabála Érenn* déconcerte le lecteur peu averti. Ce récit bat en brèche un préjugé sur une mer Méditerranée monopolisée durant la protohistoire par les Phéniciens (et sporadiquement par les Grecs).

Dans le même registre, nous ne percevons toujours pas l'importance du trafic entre la mer Noire et la Méditerranée à une époque reculée. Nous comprenons encore moins comment les mers Caspienne et Noire communiquaient alors que la Koura permettait de parcourir l'essentiel de la distance par voie fluviale. Certes, nous savons que la Grèce installait des colonies sur le rivage sud de la mer Noire mais notre acquis archéologique actuel s'arrête là.

Enfin, nous ne comprenons pas comment des philosophes de l'Inde pouvaient influencer des populations scythes, perses, etc. dans un domaine « réservé » à la Grèce antique. Si en plus, certaines de ces populations conquièrent l'Irlande, nous décrochons. Pourquoi ? Un passé colonial altère-t-il une culture historique ?